

EN APARTÉ

Houellebecq,
un coup monté

Page F 2



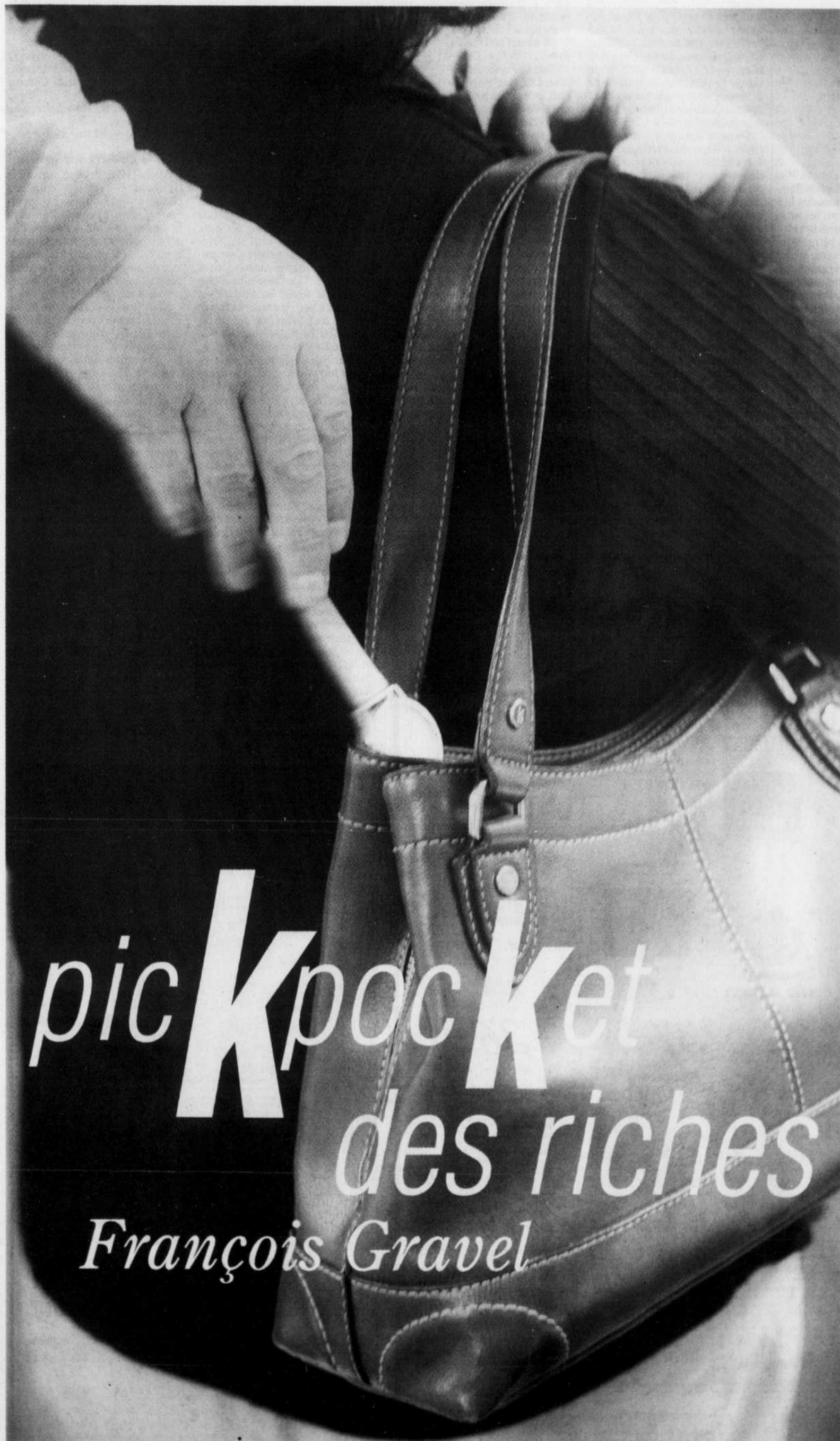
LITTÉRATURE

Visite chez Emily
Dickinson

Page F 4

◆ LE DEVOIR ◆

LIVRES

 CAHIER
F


pickpocket
 et
 des riches
 François Gravel



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Il y a vingt ans, François Gravel, déjà professeur de cégep, était tenaillé par l'envie d'écrire. Conscient qu'un romancier se distingue par son aptitude à «mentir vrai», il se glisse dans la peau de l'un de ses étudiants, critique envers ses professeurs, et écrit *La Note de passage*. Et c'est un peu pour souligner cet anniversaire que le même auteur signe aujourd'hui chez Québec-Amérique *Mélamine Blues*, un livre qui exploite de nouveau les penchants acides de l'auteur. Car François Gravel, écrivain prodigue s'il en est, dit avoir, dans l'écriture de ses romans, des phases sucrées et salées. Alors que son dernier roman, *Adieu Betty Crocker!*, faisait plutôt dans le sucre (et même dans la tarte au sucre), celui-ci, au dire de l'auteur, exploiterait plutôt son côté sel.

CAROLINE MONTPETIT

Le narrateur est un trentenaire marginal qui partage sa vie entre un hôpital, où il est préposé aux bénéficiaires, et les rues de Montréal, où il sévit comme *pickpocket*. D'entrée de jeu, ce personnage, autrement plutôt quelconque, met les choses au clair avec le lecteur. «Souvent, je ne vous aime pas», dit-il, s'adressant à tous ces riches *baby-boomers* qui mangent autant qu'ils dépensent leur fric dans les gymnases, qui ont oublié leurs parents dans d'anonymes centres d'accueil et qui aimeraient bien se payer une Volvo pour aller au Festival de jazz.

A ceux-là, donc, Jeff fait les poches allègrement, sans le moindre regret, histoire d'arrondir ses fins de mois et de payer les dépenses liées à l'appartement du centre-ville que lui a légué un père célèbre mais absent. Et c'est en pleine action, pendant qu'il reluque le portefeuille d'un abonné du Festival de jazz, que Jeff fait la connaissance d'Iseult, également *pickpocket* de son état, mais aussi gérante d'une boutique de moyennageries, et qui deviendra bientôt sa maîtresse.

François Gravel l'admet en entrevue, c'est souvent de lui-même qu'il se moque dans ses propres romans. Lui le *baby-boomer* qui est à quelques mois seulement de prendre sa retraite comme professeur d'économie au cégep de Saint-Jean-sur-le-Richelieu, ce qui lui laissera désormais tout son temps pour écrire. Jeune, l'homme a eu des sympathies marxistes-léninistes, qu'à 30 ans il avait déjà délaissées pour vivre en bungalow avec femmes et enfants. Depuis, il écrit de deux à trois heures par jour, toujours le matin, publie environ deux romans par année, que ce soit pour les enfants, les ados ou les adultes, et dit se retrouver un peu dans chacun de ses personnages.

Prenez la «poète subventionnée» de *Mélamine Blues*, par exemple. François Gravel a beau l'écorcher vive (Jeff lui propose un jour d'aligner les mots de ses poèmes en fonction des combinaisons possibles du 6-49), il admet en entrevue lui ressembler un peu. «Quand j'étais jeune, j'écrivais des poèmes», reconnaît-il. S'estimant dénué de talent en cette matière, l'écrivain s'est détourné du genre pour adopter le roman. Mais il a bien osé, le printemps dernier, un recueil de poèmes pour enfants intitulé *Voyage en Amnésie et autres poèmes débiles*, aux 400 coups, et se promet même de publier un recueil de poésie pour adultes un jour, «quand il sera vieux».

Quant à l'univers hospitalier, il l'a exploré lui-même lorsqu'il travaillait dans les cuisines d'un hôpital pour payer ses études. Son Jeff est pour sa part préposé aux bénéficiaires, il nettoie les fesses des patients, ce qui lui donne, croit-il, le droit de parler sans s'autocensurer. On aura donc droit à quelques diatribes, notamment sur la politique nationale, puisqu'il se trouve, par la force des choses, aux petits soins d'un ancien ministre et d'un ancien organisateur du parti opposé, qui sont dans des chambres voisines.

LIVRES

GRAVEL
Écrire pour divertir

SUITE DE LA PAGE F 1

Mais François Gravel admet écrire surtout pour divertir le lecteur, dans le sens noble du terme, c'est-à-dire pour lui rendre la vie plus agréable. Il compare son travail d'écrivain à celui de l'enseignant. «Moi, j'enseigne des choses comme la balance des paiements, le lundi matin, à des jeunes qui ont eu des problèmes de chums et de blondes, parfois même des problèmes d'avortement, durant le week-end, et qui n'ont pas vraiment envie d'entendre ce que j'ai à leur dire.» Alors, pour les intéresser, il faut les divertir, les faire rire, retenir leur attention d'une façon ou d'une autre.

Il semble d'ailleurs prendre plaisir à débiter les lecteurs les plus récalcitrants, particulièrement lorsqu'il écrit des romans pour adolescents. Un jour, il est allé voir une bibliothécaire et lui a demandé ce que les pires bums empruntaient à la bibliothèque. Après *Le Guide de l'auto et Le Livre des records Guinness*, venaient dans leur choix les romans d'horreur. François Gravel a donc tenté sa chance, il a écrit des romans d'horreur et n'a pas

hésité à mettre des courses automobiles dans sa prose. Avec un franc succès.

«On m'a déjà dit que j'arrivais à faire lire des romans à des garçons qui autrement ne lisent pas. J'ai un public de non-lecteurs», constate-t-il. Pour atteindre successivement un public d'enfants, d'adolescents et d'adultes, François Gravel puise dans la mémoire de ses émotions, qu'il a fort vive, et arrive à se glisser dans la peau du lecteur qu'il était à ces âges-là.

Jeune, il dévorait les Bob Morane. Aujourd'hui, ce sont les écrivains britanniques, dont David Lodge et Julian Barnes, qui retiennent son attention. Au moment où *Mélanine Blues* entre en librairie, François Gravel a déjà dans ses tiroirs un autre roman pour adultes de terminé. Pour lui, c'est la plus sûre façon de survivre à une réception critique trop dure ou trop douce et de continuer à écrire. Ce roman se déroulera dans un centre commercial, au cœur d'une agence de sécurité.

MÉLAMINE BLUES
François Gravel
Québec-Amérique
Montréal, 2005, 206 pages



Jean-François Nadeau

Même en n'y regardant que du coin de l'œil, impossible de ne pas être ébloui par le battage publicitaire dont s'est pourvu, afin de mieux paraître, *La Possibilité d'une île*, le nouveau roman de Michel Houellebecq. A-t-on jamais vu un livre connaître pareille réclame avant même d'être disponible? Car c'est bien ce qui frappe surtout, jusqu'ici, dans la petite histoire de cette parution: une promotion hors pair qui annonce les couleurs du nouveau type d'édition industrielle pour le XXI^e siècle.

La Possibilité d'une île, quatrième roman de Michel Houellebecq, pseudonyme de Michel Thomas, 49 ans, a fait l'objet d'un lourd matraquage médiatique qui a pour mission de faire vendre à tout prix ce livre, pour lequel son auteur s'est vu accorder la très rondelette avance de 2,2 millions de dollars canadiens. L'été dernier, outre-Atlantique, avant même la parution, le rythme de la propagande publicitaire dépassait naturellement de loin la mesure habituelle...

Dans la foulée, les *Inrockuptibles* a dépeché en Andalousie son rédacteur en chef pour produire, sur six pages, un entretien où il est pourtant à peine question, faute du livre, de *La Possibilité d'une île*. Le même magazine a publié un hors-série Houellebecq, où l'auteur nous informe qu'il aime les chiens, qu'il aime bien prendre un verre de Ribeiro des Duero, qu'il aime aussi Neil Young au point d'en pleurer, et ainsi de suite, de vétille en babillage, de babillage en vétille.

En plus de son livre, Houellebecq annonce alors son adaptation cinématographique, réalisée par ses propres soins. Comme chacun le sait, le seul fait de transposer un livre pour la pellicule suffit aujourd'hui à lui donner du lustre. Qu'importe d'ailleurs le résultat final: après tout, Houellebecq est bien parvenu à réaliser un scénario pour *Plateforme*, son roman précédent, tout en avouant ne pas aller au cinéma et tenir pour seules références des parodies de films d'horreur et le porno soft qu'il apprécie.

EN APARTÉ

Houellebecq, un coup monté

Une star

Aux *Inrockuptibles*, comme ailleurs, on a contribué à positionner Houellebecq comme une star plutôt que comme un écrivain. C'est ainsi, paraît-il, qu'il convient de vendre des livres à ceux qui n'en lisent pas. Pour encourager l'identification du non-lecteur à un auteur, il s'agit en effet de décomposer une vie en ses fragments les plus anodins et de les disposer de

Lui aussi, comme d'habitude, a évidemment déjà tout lu du côté des nouveautés de l'automne...

Ce qui explique évidemment le ton vespéral employé par *Le Monde* lorsque le livre paraît enfin. *La Possibilité d'une île* ne convainc pas le critique, mais il convainc quand même, écrit-il: «*Simplement, justement, parce [que Houellebecq] est un romancier. Un formidable romancier même, noir et désespéré.*»

Devant le Houellebecq nouveau, les habitués célèbrants de la consommation littéraire, aussi sûrs de leur bon goût que d'un beaujolais pourtant suspect, ont mis le paquet

D'autres prirent visiblement moins de plaisir à lire ce pavé dont les longueurs interminables se multiplient dans une histoire de science-fiction aussi fragile que grotesque. D'ailleurs, pourquoi l'éditeur n'a-t-il pas exigé de voir ce livre coupé de moitié? Croyait-il sincèrement en avoir plus pour son argent lorsque Houellebecq se répand dans tous les sens pour professer haine et analyse à la manière d'un sociologue du pauvre?

Du côté de *Libération*, on pense en tout cas que Houellebecq tourne en rond, sur une surface d'ailleurs bien petite. «*Son premier roman, Extension du domaine de la lutte, parlait de cul et de bien d'autres choses, il eut du succès. Le deuxième, les Particules élémentaires, parlait, entre autres choses, de cul, il eut du succès, de la polémique, quelques traductions et un petit procès. Le troisième, Plateforme, entre peu d'autres choses parlait de cul, il eut du succès, plein de traductions, pas mal de polémique, quelques procès de mauvaises intentions, dont un devant la justice. [...]* La Possibilité d'une île aura du succès, des traductions sont prévues, vers trente-six langues, les polémiques ont précédé sa mise en place, ourdies par ceux qui en tireront bénéfice, d'autres que ça agace, et reprises par de pures âmes qui n'avaient pas encore lu le texte. La Possibilité d'une île aura du succès: ça parle de cul, entre autres.»

Pourquoi lire ce livre?

Le 20 août, alors que *La Possibilité d'une île* n'est toujours pas paru, comme du reste la plupart des nouveautés de la saison, le vieux François Nourissier, défenseur principal de Houellebecq au Goncourt 1998, affirme que le nouvel opus de l'auteur sera le livre qu'il défendra cette année! Sans doute Nourissier, qui est un grand lecteur, a-t-il déjà lu les quelque 650 autres nouvelles parutions de la saison, ce qui lui permet de produire un tel jugement juste aussi éclairé sur l'ensemble des parutions.

Le lendemain, alors que le livre ne sera disponible en librairie que dix jours plus tard, Philippe Sollers, ancien maoïste devenu admirateur du Vatican puis pape littéraire autopromu, déclare au *Journal du Dimanche* qu'il est «*inévitabile*» que le Goncourt soit attribué à Houellebecq!



Michel Houellebecq

Et au *Canard enchaîné*? «*Houellebecq nous embarque [...] dans une aventure complètement ésotérique et très ennuyeuse.*»

Parmi les critiques particulièrement acérées, il faut signaler ici Eric Naulleau, éditeur à l'enseigne de l'Esprit des péninsules, qui vient de publier *Au secours, Houellebecq revient!* (Éditions Chifflet & Cie). Naulleau rive le clou à ce spectacle annuel de la rentrée littéraire dont Houellebecq est pour lui, cette année, le symbole absolu de la dérive de l'édition vers un capitalisme éditorial suprêmement bête. Comme tout ce qui monte à force d'être léger, les livres de Houellebecq lui apparaissent telles «*des baudruches enflées de l'air du temps.*»

Un Goncourt sur une île

Michel Houellebecq aura-t-il le Goncourt? Avouons que ses chances sont bonnes. Pour certains, l'affaire presse d'ailleurs beaucoup. Quelqu'un comme Frédéric Beigbeder encourage même le jury à le lui remettre à l'avance afin de ne pas «perdre» Houellebecq au bénéfice d'un des autres prix de la saison!

Mais l'avis le plus éclairé au sujet du Goncourt revient peut-être cette année, comme le signale Eric Naulleau, au Service central de prévention de la corruption français (SCPC), qui, dans un rapport remis au ministre de la Justice en juin dernier, offre un point de vue pour le moins intéressant. Le SCPC attire en effet l'attention des services publics sur les «risques de conflits d'intérêts» entre «*les membres du jury, généralement tous auteurs, et les maisons qui les éditent.*» En clair, il se joue là, chaque année, un vrai jeu de triche dont le public fait les frais.

Tricherie ou pas, lorsque Houellebecq aura son prix — le Goncourt ou un autre, peu importe — on pourra au moins être certain que son originalité, par rapport aux autres lauréats, est d'avoir écrasé ses concurrents dès l'été, c'est-à-dire à partir d'un livre qui n'existait pas.

Le plus fort, évidemment, ce sera alors de vous faire payer plus de trente dollars pour lire ça, alors que vous pourriez très bien lire autre chose.

jfnadeau@ledevoir.com

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Une mémoire douloureuse

NAÏM KATTAN

Germaniste, traducteur, auteur de récits et d'ouvrages sur Handke, Freud et l'Allemagne, Georges-Arthur Goldschmidt livre dans ce court récit la mémoire d'une adolescence où il fut persécuté, martyrisé dans une institution de montagne en Haute-Savoie. Sa faute? Bien que protestant, il portait un nom juif. Nous sommes au cœur de la guerre. Avant d'être déportés par les nazis, ses parents prennent la fuite.

L'auteur décrit sa soumission à de terribles épreuves et celles-ci, estime-t-il, peuvent faire accepter la souffrance. Adolescent, il finit par attendre sinon par accueillir diverses punitions. Elles sont de plus en plus brutales et raffinées, infligées sous des prétextes futiles, voire sans aucune raison.

Sorti de l'enfer, il tombe sur des récits d'adolescents maltraités, persécutés, de corps martyrisés

au cours de l'histoire. En fait, il recherche chez les bouquinistes les livres et les gravures qui le proposent. Il finit par faire la rencontre d'une femme à propos de laquelle l'auteur est discret, qui le délivre de son enfer intérieur.

Ce récit est celui d'une souffrance injuste, incompréhensible, quasi absurde, subie sans révolte. Comme si l'enfant était persuadé qu'il s'agissait d'un destin, d'un lot.

Georges-Arthur Goldschmidt accumule les détails et l'on a parfois l'impression que la richesse d'un verbe foisonnant sert à cacher l'essentiel. Il ne révèle les faits qu'en passant. Son extrême discrétion ne dissimule point une douleur incompréhensible et encore vive.

LE RECOURS

Georges-Arthur Goldschmidt
Éditions Verdier
Paris, 2005, 121 pages

le Parchemin
QUARTIER LATIN

Bonne rentrée scolaire 2005!

Avec votre carte étudiante valide, obtenez des rabais toute l'année!

<p>LE PETIT ROBERT CD-ROM Le Petit Robert de la langue française Prix ord. 84,95\$</p> <p>67,99\$</p>	<p>LE PETIT ROBERT Nouvelle édition Le Petit Robert de la langue française Prix ord. 72,95\$</p> <p>44,99\$</p>
<p>LE PETIT ROBERT Nouvelle édition Le Robert & Collins Senior Français - Anglais / Anglais - Français Prix ord. 53,95\$</p> <p>39,99\$</p>	<p>LE VISUEL Dictionnaire thématique Prix ord. 49,95\$</p> <p>36,99\$</p>
<p>LE PETIT ROBERT Le petit dictionnaire des SYNONYMES, des antonymes et autres Prix ord. 18,95\$</p> <p>13,99\$</p>	<p>LA NOUVELLE GRAMMAIRE EN TABLEAUX Prix ord. 16,95\$</p> <p>11,99\$</p>
<p>MULTI Dictionnaire Prix ord. 54,95\$</p> <p>37,99\$</p>	<p>Publications Québec Mon conseiller linguistique... efficace, clair et précis! Nouvelle édition Le Français au bureau Office de la langue française Contenu actualisé et augmenté de 260 pages Prix ord. 36,95\$</p> <p>26,99\$</p>
<p>LE PETIT ROBERT Le petit dictionnaire des SYNONYMES Prix ord. 18,95\$</p> <p>12,99\$</p>	<p>QUO VADIS L'Agenda des professeurs 1 semaine sur 2 pages Prix ord. 8,99\$</p> <p>8,99\$</p>

le Parchemin
Mezzanine Métro UQÀM, 505 Sainte-Catherine Est, Montréal

Romanichels

XYZ
éditeur

Denis Thériault
Le facteur émotif
roman
126 p. • 18 \$

Quand un facteur ouvre les lettres de la clientèle qu'il dessert, il risque de voir sa vie prendre une toute nouvelle direction et aboutir à des extrémités insoupçonnées...

XYZ Éditeur, 1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 5Z1
Téléphone: (514) 525-2170 • Télécopieur: (514) 525-7537
Courriel: info@xyzedit.qc.ca • www.xyzedit.qc.ca

LITTÉRATURE

Une ardente passion



Suzanne Giguère

« **L**e haïku fait envie: combien de lecteurs occidentaux n'ont pas rêvé de se promener dans la vie, un carnet à la main, notant ici et là des "impressions" dont la brièveté garantirait la perfection, dont la simplicité attesterait la profondeur », écrivait Barthes dans *L'Empire des signes*, paru en 1970. Depuis, le poème classique japonais a fait école. Dans *Le Facteur émotif*, Denis Thériault se fait lui-même écrivain de haïku.

Gagnant de trois prix littéraires, dont le prix Anne-Hébert 2002 pour *L'Iguane*, le romancier originaire de Sept-Îles nous revient avec un roman pour le moins étonnant. Un facteur, forcé d'écrire des haïkus après s'être immiscé dans une correspondance amoureuse, est entraîné dans une aventure amoureuse tragico-mique. Une histoire pleine de charme et de rêve, fraîche comme une peinture naïve. Réjouissant.

Le facteur indiscret

« Bilodo ne regardait plus les autres femmes depuis que Ségolène était entrée dans sa vie. » Ainsi commence le récit de Bilodo, le facteur indiscret qui emporte chez lui les lettres personnelles,

les ouvre à la vapeur, les lit, puis les livre le lendemain. Sa préférence va aux lettres d'amour. L'une d'entre elles, parfumée à l'orange et signée Ségolène, l'ébranle particulièrement. La jeune Guadeloupéenne écrit régulièrement à un certain Gaston Grandpré.

Bilodo découvre que les étranges petits poèmes très évocateurs qu'il lit sont des haïkus. La poésète de Ségolène lui inspire des rêves éblouissants. Il l'imagine sur son « île papillon » festive, parfumée, colorée, dans la lumière des fougères ou encore se baignant nue dans une mer turquoise. Bilodo est amoureux.

Jusqu'au jour où se produit l'accident fatidique. Le correspondant de Ségolène meurt. Bilodo se met dans la tête de le remplacer. Il loue l'appartement de Grandpré — à la décoration typiquement japonaise — lit les haïkus des maîtres classiques japonais, Bashô, Buson Yosa, Kobayashi Issa, s'initie à l'art de cette poésie sobre, précise, « appelant aux sens et non aux idées ».

Il revêt son kimono rouge, se laisse pénétrer par les sonorités d'une flûte mélancolique et le chant envoûtant d'une cantatrice japonaise. Inspiré, il se met à écrire. « Le fait d'endosser le vêtement, de se glisser symboliquement dans la peau de Grandpré avait vraisemblablement déclenché le processus créatif ».

Il envoie un premier poème. Le stratagème fonctionne. Dans l'intimité feutrée de son sanctuaire japonais, Bilodo mène désormais une vie recluse toute centrée sur son idylle imaginaire. Après un échange de lettres candides, « Sur la corde à

linge/ gèle la lessive/ et grelottent les moineaux » (Bilodo), « Ma voisine Aimée/ jardine en robe fleurie/ on l'arrosait » (Ségolène), les correspondants passent à un mode plus intime. Bilodo s'ehardit, déclare son amour à la belle Guadeloupéenne, reçoit en retour un tanka (aïeul du haïku, plus lyrique) enflammé.

Conte philosophique

« Nuit de canicule/ peaux moites des draps/ brûlent mon ventre et mes lèvres / Je vous cherche, je m'égare/ je suis cette fleur éclose. » « Vous n'êtes pas que la fleur/ vous êtes tout le jardin / Vos parfums m'affolent/ j'entre dans votre corolle/ et je vous butine », écrit à son tour Bilodo, avec des mots fiévres, voluptueux.

Envahi par une douce ivresse, il ambitionne de pousser plus loin la sensuelle expérience, d'aller jusqu'au bout du vertige. L'échange s'accélère, le facteur émotif expédie des poèmes sans même attendre la réponse de Ségolène.

Entièrement dédié à la passion, à l'émotion et à la poésie, le roman se colore de réflexions sur le destin tragique de l'homme, la conception circulaire du temps, comme le conçoivent certaines civilisations traditionnelles orientales, et l'idée de l'éternel recommencement décrit par Nietzsche dans *Le Gai Savoir* et fragments posthumes: « Homme! ta vie toute entière sera de nouveau et toujours retournée tel un sablier, et toujours de nouveau elle s'écoulera [...] et alors tu te verras retrouvant chaque douleur et chaque plaisir ».

Le Facteur émotif est un conte philosophique séduisant, où tout se passe au ralenti, comme dans un rêve. Doté d'une grande force d'imagination, Denis Thériault se révèle être un fabuleux conteur. On est touché par cette écriture vraie, riche, imaginative, coquine et lyrique. On tombe sous le charme de cette candeur, de cette innocence rusée.

LE FACTEUR ÉMOTIF

Denis Thériault

XYZ

Collection «Romanichels»
Montréal, 2005
128 pages

La France québécoise d'Henri Pichette

MICHEL LAPIERRE

« **J**e suis plus canadien-français que toi. » Il fallait qu'au début des années soixante un Français eût un sacré culot pour provoquer ainsi Jean-Claude Germain, qui rêvait déjà d'une littérature québécoise distincte de la littérature française. Ce Français qui séjournerait au Québec, c'était Henri Pichette (1924-2000), né à Châteauroux d'un père d'origine québécoise et d'une mère nimoise dont le ménage s'était disloqué. « On doit quand même reconnaître que Pichette a écrit le plus beau poème qui existe sur la neige », déclare aujourd'hui Germain avec beaucoup d'admiration et un brin de malice.

Ce n'est pas le Québec contemporain qui fascinait Pichette, mais le Québec hors du temps et de l'espace. Le drôle d'Européen s'est construit une France québécoise, mélange d'avant-gardisme littéraire, de catholicisme teilhardien, de socialisme antistalinien, de redécouverte du terroir et de chouannerie antimoderne. *Le Refus global* (1948), de Borduas, n'avait rien pour impressionner Pichette qui, en se situant au-delà du surréalisme, avait publié, dès 1946, une plaquette de poésie en collaboration avec son ami Antonin Artaud. À la suite de ce mystique dément et blasphémateur, le poète pourra dire au Dieu à la fois québécois et universel qui le hante: « Tu es trop imparfait pour moi ».

À cause de son culte de la perfection, Pichette gardera un silence presque total après la mort de Gérard Philipe, en 1959. Il perdait en cet acteur, qui, avec Maria Casarès, avait créé sa célèbre pièce *Les Epiphanies* en 1947, l'incarnation de son souffle poétique et théâtral. Mais voilà que deux livres posthumes viennent de s'ajouter aux rares œuvres publiées depuis quarante-cinq ans: *Le Ditelis du rouge-gorge*, recueil de poèmes inédits, et *Dents de lait dents de loup*, ré-



ARCHIVES LE DEVOIR / JERRY DONATI
Le poète et cinéaste Pierre Perrault (à gauche) en compagnie d'Henri Pichette, dans les années 1960.

édition augmentée et remaniée d'un recueil de 1962.

Le livre consacré au rouge-gorge, dont le cou est, selon la légende, taché du sang du Christ, foisonne d'inventions langagières et de mots empruntés aux patois de France. Pichette a trouvé l'onomatopée « ditelis » pour reproduire le chant de l'oiseau mystique. Conscient de notre stupeur devant une œuvre si curieuse, le poète tient à nous expliquer son extase en s'adressant au rouge-gorge lui-même: « Oiseau-tison/ tu as mis le feu/ aux poudres de mon esprit ».

Dans un des nouveaux poèmes ajoutés à *Dents de lait dents de loup*, Pichette affirme que « le mal d'hiver », qui n'est pas étranger à la sensibilité québécoise, apparaît « aussi mystérieux qu'un vertige d'oiseau ». Le rouge-

gorge français, ce « rossignol d'hiver », parle la « petite langue de Dieu », l'Être à qui l'héritier d'Artaud reproche l'imperfection, pour ensuite proclamer: « Ma vie est une acrobatie au-dessus de l'enfer. » Ce Dieu serait-il pour Pichette l'ombre du père québécois et de l'océan qui sépare la France du Québec ?

LE DITELIS

DU ROUGEGORGE

Henri Pichette

Gallimard

Paris, 2005, 96 pages

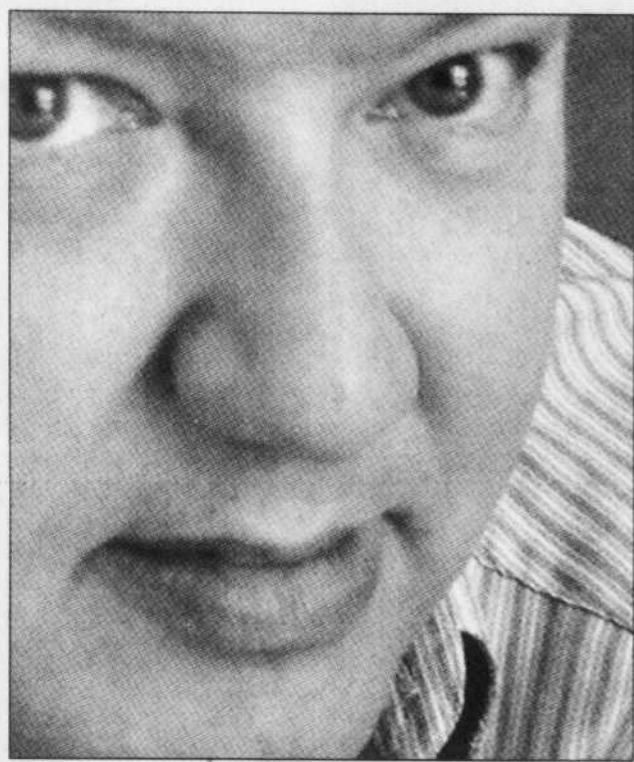
DENTS DE LAIT

DENTS DE LOUP

Henri Pichette

Gallimard

Paris, 2005, 96 pages



Denis Thériault

SOURCE XYZ

SUDBURY BLUES

tandis que la lune pend comme une tumeur au coeur de Sudbury samedi soir*

CONTES, POÉSIE, THÉÂTRE, CHANSONS SUR UN AIR DE BLUES

Mise en scène : Miriam Cusson Écrivains : Daniel Aubin + Jean Marc Dalpé + Patrice Desbiens + Robert Dickson + Myriam Legault + Robert Marinier Comédiens : Roch Castonguay + Annick Léger + Melissa Rockburn Musiciens : Marcel Aymar + Chris Berthiaume + Daniel Boivin + Cory Lalonde

* Texte de Patrice Desbiens
En collaboration avec les Éditions Prise de parole



Vendredi 16 septembre, 20 h
Lion d'Or
1676, rue Ontario, Est

Info-festival et billetterie : 514-842-2112
Pour tout savoir sur la programmation du FIL :
www.festival-fil.qc.ca

LE DEVOIR Montréal

Les diés d'or de Bernard Pivot



Toute l'orthographe

Bénédicte Gaillard
Jean-Pierre Colignon

SANS FAUTE!



Toute la conjugaison

Bénédicte Gaillard
Jean-Pierre Colignon

IMPÉRATIF!



Toute la grammaire

Bénédicte Gaillard
Jean-Pierre Colignon

DÉTERMINANT!



ALBIN MICHEL ■ MAGNARD

NOUVEAUTÉ VARIA

Anthologie apocryphe de la poésie québécoise du XX^e siècle

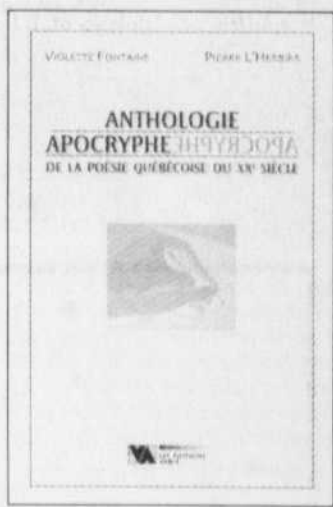
VIOLETTE FONTAINE
PIERRE L'HERBIER

Soixante-deux poètes québécois ont bien involontairement prêté leur plume aux deux auteurs de cet étonnant recueil de pastiches. Voici réunis soixante-deux textes savamment écrits « à la manière de », avec une subtile pointe d'ironie qui prouve magistralement que la poésie québécoise est désormais assez évoluée pour supporter l'autodérision.

ISBN 2-89606-020-0 • 152 pages • 18,95 \$

LES ÉDITIONS VARIA

LIRE, PENSER, AGIR, RÊVER
WWW.VARIA.COM



LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL

félicitent

Charles Rbéaume

lauréat du prix Jean-Finot 2005
de l'Académie des sciences morales
et politiques de France

pour son ouvrage

SAKHAROV

Science, morale et politique

Préface d'Elena Bonner

ISBN : 2-7637-7985-9

468 pages • 39 \$



Les Éditions PUL-IQRC

Tél. (418) 656-2131 poste 10996 • Téléc. (418) 656-3305

Lucie.Belanger@pul.ulaval.ca

www.ulaval.ca/pul

LITTÉRATURE

Entre deux boucheries



Louis Hamelin

Le terme de «boucherie» est généralement utilisé pour décrire la Grande Guerre de 14-18. C'était bien avant les frappes chirurgicales et les bombes intelligentes. La mort était brouillon, la médecine se pratiquait au couteau à steak. Alain-Fournier fut fauché, Apollinaire en revint avec un trou dans la tête, et si Bardamu avait eu affaire à un tireur d'élite plutôt qu'à cette bande de tirailleurs confus dont les balles l'entouraient d'invisibles fils d'acier, il ne serait jamais devenu le Céline halluciné de 45. Un écrivain à la guerre, c'est un morceau de viande à canon comme un autre, et un éventuel témoin pour la postérité, à condition d'en revenir vivant. Mais alors, qui sont les véritables artistes de la guerre? Réponse: les tireurs d'élite. Nouveaux héros de l'imaginaire guerrier, ils réussissent presque à humaniser l'écrabouillement général. Disons du moins qu'ils introduisent, au sein de ces masses anonymes que le massacre fait s'entrechoquer, la notion de trajectoires individuelles: «Entre eux et lui, la guerre était très personnelle», observe Louise Erdrich à propos de cette «violence sereine» dans laquelle baigne Fidelis, ci-devant fils de boucher et collecteur d'âmes ennemies, au moment d'appuyer sur la gâchette.

Il rentre à pied de la guerre, et là le livre commence. Schématisons un peu: Fidelis épouse la fiancée de son meilleur ami mort à la guerre, découvre le pain blanc tranché et part pour l'Amérique, arrive dans un petit bled du Dakota du Nord avec, au fond de sa valise, une panoplie de couteaux et un échantillon de saucisses allemandes, devient garçon-boucher, puis quitte son patron pour fonder un établissement rival et ultérieurement une chorale, enfante, entre autres, des jumeaux, lesquels, lorsque les nations remettront ça, feront allégeance aux forces du Reich.

Seconde trame: Delphine et Cyprien forment un duo d'équilibristes itinérants; Delphine est amoureuse de Cyprien, si tendre et si beau et qui l'aime en retour, mais il aime mieux faire les choses entre hommes sur des bancs de parc bien tranquilles du Manitoba; Delphine emmène Cyprien chez son père, alcoolique fini qui vit assis sur un mètre d'ordures décomposées en humus dans la maison familiale désertée par l'amour; pendant le grand ménage du printemps, on découvre, en soulevant la trappe du caveau à patates, les cadavres putréfiés d'un homme, d'une femme et d'une petite fille parmi les caisses de bière vides.

On peut compter sur Louise Erdrich, dont l'art de conteuse est apparemment inépuisable, pour unir ces deux trames de manière à nous tricoter une saga familiale d'entre-deux-guerres de derrière les fagots. Il y a quelques années, j'avais encensé ici même son *Dernier rapport*

sur les miracles à Little No Horse, croyant y déceler la main d'une Garcia Márquez nordique. Métissage, flux et reflux migratoires, identité sexuelle: *La Chorale des maîtres bouchers* reprend, pour les moduler autrement, ces thèmes de l'œuvre précédente en y ajoutant un solide coup de chapeau à l'immigration allemande, dont sont sortis tant Charles Lindbergh (dont l'ombre passe et fait coucou au détour des pages) qu'Erdrich elle-même, Américainne de lignée maternelle germanique. Lindbergh, donc, mais aussi Riel, dont le glorieux rêve d'une nation de Sanga-Mêlés coulera, *remember* la rivière Rouge, dans les veines de l'héroïne...

Mais ce qui, dans le précédent ouvrage, ressemblait à un souffle cosmique se perd ici trop souvent dans le ressassement, le pathos et le bavardage. Avec une obstination qui finit par forcer notre admiration, Erdrich laisse de côté à peu près complètement l'art de l'ellipse. Elle s'entête à tenir son lecteur par la main et à le conduire, page après page. Pas besoin de tant s'engager avec elle. Le tourbillon irrésistible de son histoire nous arrive déjà digéré et la force poétique s'en trouve diminuée. Au fil des pages, la romancière nous fait davantage patienter que travailler, à l'instar de la mère oiseau dégorgeant sa bouillie. Elle me fait penser à ce que ce vieux critique et préfacier disait de l'art de Balzac: «L'auteur n'a de cesse, dirait-on, qu'il n'ait donné la clef de [ses] personnage[s].» Avec Erdrich, vous n'avez pas seulement droit à la clef: le trousseau vient avec elle.

Mais il y a pire que cette abondance, dont la dénonciation, sous la plume d'un écrivain, pourrait confiner à l'envie. Il y a la dévaluation du mot lui-même, victime, sémantiquement parlant, de la profusion qui, avec la puissance d'une crue, le jette sur le papier. Ainsi, parler de larmes qui s'échappent en «un flot atroce» et plus loin de quelqu'un qui fredonne «sur un ton atroce et badin», ce n'est pas, il me semble, manifester beaucoup de sympathie et de respect à l'endroit des réalités véritablement atroces qui continuent de hanter le monde où nous vivons. Comme la guerre, la torture. Un cadavre gonflé en train de se défaire au fil de l'eau. Qu'elle soit le fait d'un littéraire chevronné, d'un rédacteur publicitaire ou d'un politicien, lorsque la prose, n'écoulant que son enthousiasme à s'auto-engendrer, réduit ainsi la substance des mots à une coquille vide, on a le choix entre rire et s'inquiéter.

Quant à la précision maniaco-documentaire des descriptions, elle m'a obligé à me reposer quelques questions sur cette étonnante Amérique balzacienne. Mais bon, pour une histoire juteuse, pleine de viande, de cadavres et de sentiments, et une écriture qui, dans ses meilleurs moments, n'a pas son pareil pour évoquer la réalité sensible du temps qui passe et des lieux qui nous entourent, il y a chez Erdrich à boire et à chanter.

LA CHORALE DES MAÎTRES BOUCHERS

Louise Erdrich
traduit de l'américain par Isabelle Reinharez
Albin Michel
Paris, 2005, 468 pages

Un écrivain à la guerre, c'est un morceau de viande à canon comme un autre, et un éventuel témoin pour la postérité, à condition d'en revenir vivant

LITTÉRATURE JEUNESSE

Trois romans qui osent, chez Soulières Éditeur

ANNE MICHAUD

Épaulés par l'éditeur Robert Soulières, trois auteurs québécois parlent de la mort, du racisme et des initiations.

Dans *La Chambre vide* (6 ans +), Gilles Tibo aborde avec beaucoup de délicatesse la mort d'un être cher. Fauché par une voiture pendant qu'il courait derrière son ballon, le «grand frère» disparaît dans un énorme vide dans sa famille; «notre peine», raconte le petit frère, «est comme l'eau d'un robinet: il en coule, il en coule et il en reste toujours dedans».

Avec des mots simples, Gilles Tibo réussit à exprimer autant la douleur que la colère qu'engendre une mort aussi brutale, mais il réussit surtout à transmettre aux enfants l'idée qu'il faut coûte que coûte continuer à vivre et que la guérison de l'âme passe par le pardon. Court mais intense, c'est un roman qui sera certainement utile, même s'il est loin d'être facile.

Le ton est beaucoup plus léger dans *La Mèche blanche* (9 ans +), première aventure d'une nouvelle série intitulée «La bande des cinq continents», où cinq adolescents d'origines ethniques diverses unissent leurs forces pour affronter «La bande des Pure Lai-

ne». Dans ce *Club des cinq* du vingt et unième siècle, l'auteur Camille Bouchard montre comment chacun, grâce à ses connaissances et aux traditions liées à sa culture d'origine, peut contribuer à enrichir le groupe, ce qui, dans un Québec de plus en plus multiethnique, est tout à fait d'actualité.

L'Initiation (12 ans +), d'Alain M. Bergeron, est, à ma connaissance, le premier roman jeunesse où il est question des initiations dans le monde du hockey scolaire. L'auteur a recueilli les confidences d'athlètes, d'entraîneurs, de parents et de journalistes qui lui ont fait des révélations-chocs.

Son roman décrit certaines pratiques, barbares et dégradantes, qui ont cours dans ce milieu et dénonce la loi du silence qui les entoure, sous le prétexte fallacieux que ces rites sont nécessaires pour souder l'esprit d'équipe. Espérons que le roman d'Alain M. Bergeron permettra aux jeunes de comprendre qu'il est anormal que le prix à payer pour être admis au sein d'une équipe sportive soit la perte de l'estime de soi et du respect de ses coéquipiers.

Collaboratrice du Devoir

Une visite chez la poétesse Emily Dickinson

GUYLAINE MASSOUTRE

C'est un portait tout en finesse que Claire Malroux donne de la poétesse américaine Emily Dickinson, chez Gallimard. *Chambre avec vue sur l'éternité* débute par une visite à Amherst, dans l'Etat de New York, dans la maison où l'écrivaine a vécu. «J'ai toujours pensé que la Nature était une "maison hantée" et l'Art "une maison qui essaie de l'être"», écrit Dickinson. Sa maison est immatérielle, et son regard, un autoportrait.

Le texte commence donc auparavant, par la conversation silencieuse de Malroux avec la poésie de Dickinson, dont elle est la traductrice en français. Dans le passage à l'autre langue, le ressenti et l'écart de toute traduction littéraire créent l'expérience d'un côtoiement sans pareil. L'intimité, la durée, la spiritualité favorisent l'explosion de nouvelles émotions langagières.

Chambre avec vue sur l'éternité se présente en brefs paragraphes où s'intercalent des citations. Lettres et poèmes, les extraits mettent en vie un portrait impressionniste. Ses couleurs sont posées à petites touches, les émois mis en relief, commentés pour être partagés. Les chapitres sont conçus comme des poèmes en prose.

Malroux y présente ainsi les aspects les plus secrets d'une âme. La personnalité repliée, exaltée, de Dickinson se cadre dans sa soumission à la plus stricte mentalité victorienne, qui tenait enfermées les femmes de la Nouvelle Angleterre. «Et maintenant Nous hantons des Bois Royaux», écrit



ARCHIVES LE DEVOIR

Emily Dickinson

Dickinson au sujet de son enfance, lointaine liberté d'où se conservent tous les ravissements.

Retranchement

Dickinson ne publia pas de son vivant. Morte à 57 ans, elle vivait isolée, célibataire, dans la double pratique d'une foi ardente: sa religion et sa poésie. Sa timidité, son silence prennent forme dans sa délicatesse, que compense sa lucidité. On la remarque dans le livre. Tout étonnera, à qui ne connaissait pas Dickinson, jusqu'au nombre impressionnant de ses poèmes — 800 textes entre 1862 et 1866 — recopiés en cahiers de fois accumulés par centaines.

Il y a des années vides dans sa vie. Puis elle a omis les dates, les regroupements de textes. Elle a fait fi de la publication, invisible, légère, tendue entre la grâce et le tourment. Mais elle se savait poète. Dès l'âge de onze ans, elle écrivait des lettres dont l'élégance et la maturité revêtaient un caractère exceptionnel. Son amour pour Otis Lord, juge marié, fracassa ses sens.

Dans un contexte familial, où l'attachement au père — qui ignore ses écrits — est peu relayé par la présence féminine, toute relation au monde humain, animal, végétal semble exorbitée. Hypersensible, elle exploite l'effacement de soi au profit de la maîtrise de l'universel. Elle se donna les moyens de la poésie pour connaître le monde sans sortir.

Malroux souligne la modernité de l'œuvre de Dickinson, l'abstraction sensible de sa pensée, l'écho rimbalde de ses images verbales. Celle-ci n'en cachait pas l'influence sur ses derniers poèmes. Son talent visionnaire n'exclut pas un sens charnel du monde. Elle combattit la mort au-

tour d'elle et en elle avec un sens de la fraternité qui explose sur un plan de beauté.

Mais sa louange de la vie demeure elliptique, imperceptiblement mélancolique et sensuelle, autant que motile. Sa langue de poète éprouve tous les inassouvissements.

Les vannes pourpres de Dickinson

Réципиendaire du Grand Prix national de la traduction, Malroux a publié plusieurs ouvrages de poésie personnelle et de lectures de poésie américaine, notamment chez José Corti; elle est aussi spécialiste de Wallace Stevens et de Derek Walcott. L'effacement dont elle fait montre, au profit de la parole de Dickinson, favorise une lecture enrichissante et créative qui renvoie aux mystères de l'œuvre littéraire.

Ce portrait de Dickinson irradie de lumière. Il ouvre les «vannes pourpres» de Dickinson et il explose en une myriade de pistes méditatives, dont les pistes poussent sans forcer à les suivre. La force singulière de la poétesse en ressort; si elle s'inscrit dans un contexte littéraire américain, l'ouvrage ne le dit pas. Son intellectualité frappe aussi. La pensée religieuse penche vers le nominalisme; Malroux en souligne la respiration, la psalmodie mystique. Tout y devient sensation, glissements, abandons, secousses et révolutions.

Une géographie mentale surgit de ce livre sensible. Le paysage d'une âme ouvre son décor pittoresque aux voyageurs dans la conscience qui rêve. La mort, le sommeil, le temps, ces compagnons de Dickinson ont épousé son ciel de poésie. Reste à deviner, car tout est hypothétique, comment Dickinson a vécu ces mots qui, sur la page, se tiennent sans elle en équilibre.

CHAMBRE AVEC VUE SUR L'ÉTERNITÉ.

EMILY DICKINSON
Claire Malroux
Gallimard
Paris, 2005, 291 pages

LIBRAIRIE
BONHEUR D'OCCASION
Livres d'occasion de qualité

- ~ Livres d'art
- ~ Littérature
- ~ et de collections
- ~ Philosophie
- ~ Canadana
- ~ Sciences humaines
- ~ Livres anciens et rares
- ~ Service de presse

Achetons à domicile
514-522-8848 1-888-522-8848
4487, rue De La Roche (angle Mont-Royal)
bonheurdoccasion@bellnet.ca

NOUS NOUS DÉPLAÇONS PARTOUT AU QUÉBEC, POUR L'ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES IMPORTANTES.

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL
LA VIE LITTÉRAIRE AU QUÉBEC
Tome V (1895-1918)
« Sois fidèle à ta Laurentie »
Sous la direction de Denis Saint-Jacques et Maurice Lemire
2-7637-8124-1
702 pages • 45 \$

Offre Fantastique !
Pré-vente sur le prochain Harry Potter

Harry Potter ET LE PRINCE DE SANG-MÊLE
J.K. ROWLING
GALLIMARD

Réservez et payez votre exemplaire avant le 29 septembre 2005 pour seulement 34,95\$ (rég. 41,00\$)

De plus, recevez un (1) coupon-rabais de 5\$ applicable sur votre prochain achat en librairie (au prix régulier)

Librairie **Monet** 2752, de Salaberry - Galeries Normandie
Montréal, Qc - H3M 1L3
(514) 337-4083 - www.LibrairieMonet.com

Les Éditions PUL-IQRC
Tél. (418) 656-2131 poste 10996 • Téléc. (418) 656-3305
Lucie.Belanger@pul.ulaval.ca
www.ulaval.ca/pul

« Si j'avais eu un tant soit peu l'amour de l'argent, j'aurais exploité la réclame de pornographe que m'avait faite le journal de l'archevêque. »
Albert Laberge, auteur de *La Scouine*

Liber
« de vive voix »

Sophie Jama
Entretiens avec Naïm Kattan
Les temps du nomade. Itinéraire d'un écrivain

Naïm Kattan
LES TEMPS DU NOMADE
Itinéraire d'un écrivain
LIBER
252 pages, 23 dollars

ESSAIS

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Orwell et le totalitarisme

Quand il débarque en Espagne, en décembre 1936, l'écrivain britannique George Orwell n'a qu'un objectif en tête: se joindre aux républicains qui combattent les troupes fascistes de Franco, appuyées par l'Allemagne d'Hitler, l'Italie de Mussolini et le Portugal de Salazar. Débordée sur sa gauche par les ouvriers et paysans espagnols engagés dans «une transformation de fond en comble de la société», la coalition du Front populaire, au pouvoir depuis février 1936, est abandonnée par la France et l'Angleterre. C'est l'Union soviétique qui, à partir d'octobre 1936, lui fournit la seule aide digne de ce nom, mais, Orwell le découvre rapidement, cette aide se paie au prix fort.

Telle est la thèse que défend l'économiste Louis Gill dans cet éclairant ouvrage intitulé *George Orwell, de la guerre civile espagnole à 1984*: la lutte antifasciste espagnole a été récupérée et étouffée par le totalitarisme stalinien, et l'inspiration d'Orwell pour ses célèbres romans *La Ferme des animaux* et *1984* est issue de cette triste expérience.

Selon Gill, en effet, l'aide soviétique aux socialistes espagnols s'inscrit dans la logique totalitaire stalinienne: «Pour ce régime, la révolution en marche en Espagne ne peut que constituer une menace en risquant de s'étendre à d'autres pays et de raviver en URSS une flamme qui y a été étouffée.» Aussi, pour l'URSS, va pour armer la république espagnole, mais à condition que ce soit «en désarmant la révolution».

Orwell, qui débarque en Espagne en combattant antifasciste, découvre alors qu'il se retrouve au cœur d'une guerre triangulaire: il faut, bien sûr, se battre contre Franco, mais aussi contre un gouvernement désormais à la solde de Staline, qui déploie tous les moyens, au nom de la lutte antifasciste, pour casser la révolution en marche. L'écrivain britannique, enrôlé dans les milices du Parti ouvrier d'unification marxiste (POUM), une organisation qui refuse d'abandonner la lutte révolutionnaire, se voit forcé de



Louis Cornellier

conclure au mensonge soviétique: «Fascisme et stalinisme se révèlent à lui comme les deux visages d'un même monstre, le totalitarisme, qu'il décrira de manière percutante dans *1984* et *La Ferme des animaux*.»

Alors qu'ils croyaient combattre le fascisme et contribuer à l'avènement d'un socialisme libérateur, Orwell et les révolutionnaires espagnols se voient qualifiés de «trotskistes» par la presse communiste espagnole, relayée par les cocos du monde entier, et accusés d'un complot fasciste! Ils seront poursuivis, traqués, jetés en prison, voire tués, suivant la logique des purges stalinienne à laquelle l'Espagne sert de camp d'entraînement.

Toute la critique orwellienne du totalitarisme prend donc sa source dans le mensonge stalinien à la sauce espagnole. Contrairement à d'autres, toutefois, l'écrivain n'en tirera pas la conclusion qu'il faut en finir avec le socialisme. En 1947, par exemple, il écrira qu'il est «indispensable de détruire le mythe soviétique si nous voulons assister à la renaissance du mouvement socialiste». Partisan d'un «socialisme où la liberté de pensée pourra survivre à la disparition de l'individualisme économique», il prétend, selon Gill, que cette solution «constitue le seul rempart à l'étouffement de cette liberté, à la mainmise sur la vie sociale en général, sur la culture, la littérature et l'art en particulier, qui est le fait du totalitarisme».

Passant en revue certaines fictions anticipatrices

(London, Wells, Huxley et Zamiatine) et certains essais catastrophistes (Burnham et Rizzi) qui ont précédé la rédaction de *La Ferme des animaux* et *1984*, Gill insiste sur le fait que les romans d'Orwell, et *1984* en particulier, se veulent moins une prophétie d'avenir qu'une «mise en garde contre une dangereuse évolution qui menace l'humanité, mais qui n'est en rien inévitable et qu'il faut contrer par tous les moyens possibles [...]».

Pour Orwell, le totalitarisme à combattre, alors, prend la figure, à la fois fasciste et stalinienne, du «collectivisme oligarchique». On pourrait croire, aujourd'hui, que cette menace est derrière nous. Gill, qui s'inspire d'Arendt pour définir le totalitarisme «comme la prise de possession de l'individu atomisé dans sa totalité, c'est-à-dire sa transformation complète par la destruction de l'existence autonome de toute activité et la domination de toutes les sphères de la vie», nous met en garde contre cette tentation jovialiste. Bien sûr, écrit l'ex-militant trotskiste, il faut user de prudence lorsqu'on utilise le lourd concept de totalitarisme, mais la lucidité, ajoute-t-il, exige que nous l'appliquions à certaines tendances contemporaines qui nous menacent: «Le totalitarisme actuel, qui s'est infiltré dans nos vies de manière tacite sous la forme d'une guerre non déclarée en s'imposant au nom des libertés individuelles et économiques, est celui de la soumission de toutes les composantes de la vie sociale au marché et de la domination totale de l'individu par ses lois, de sa transformation en homo oeconomicus, c'est-à-dire en individu pensant tout en termes économiques.»

Vivons-nous dans un 1984 néolibéral? Pour être contestable, cette conclusion dramatique tire néanmoins une sonnette d'alarme qu'on ne saurait négliger. En rendant bellement hommage à Orwell, Gill rappelle surtout que le combat pour une véritable démocratie, sans cesse menacé par la récupération idéologique, exige une lucidité critique dirigée vers tous les azimuts.



George Orwell dans son appartement d'Islington, en 1945.

louiscornellier@parroinfo.net

GEORGE ORWELL, DE LA GUERRE CIVILE ESPAGNOLE À 1984

Louis Gill

LUX

Montréal, 2005, 180 pages

Susan Sontag

Elle aimait «farouchement apprendre»

JOHANNE JARRY

Elle se déplaçait constamment, Susan Sontag. En lisant, en écrivant, en voyageant. En vivant. On imagine qu'elle a regardé le monde avec intensité jusqu'en décembre dernier, mois de son décès. L'intensité de son engagement traverse ses essais *Sur la photographie*, *La Maladie comme métaphore*, *La Douleur des autres*, des livres auxquels on revient pour l'acuité du point de vue, mais aussi pour l'élégance naturelle avec laquelle Susan Sontag donne forme à une pensée ouverte. Une sorte de grâce qu'on retrouve dans la quarantaine de textes réunis dans *Temps forts*, publiés à l'origine dans des revues américaines. Ces courts essais témoignent de l'insatiable curiosité de Sontag et de la finesse avec laquelle elle met en perspective des mouvements, des influences, des œuvres tout en demeurant derrière le sujet: une humilité intellectuelle absolument inspirante.

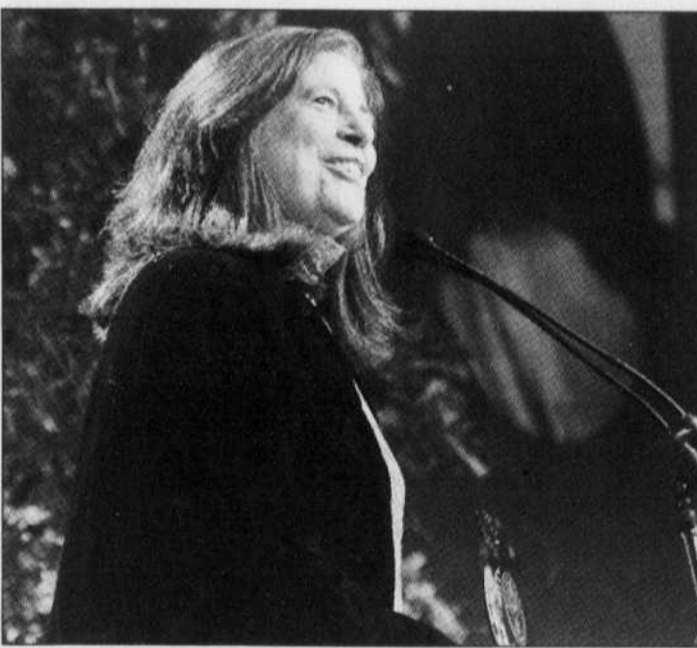
Susan Sontag ne cherchait pas à briller, mais à communiquer (parler) ce que telle œuvre lui permettait d'entrevoir, lui donnait à réfléchir. Ainsi, dans *Temps forts*, le lecteur peut croiser le travail de plusieurs artistes, toutes pratiques artistiques confondues. Quelques noms: Marina Tsvetaïeva, W.G. Sebald, Robert Walser, Danilo Kis, Witold Gombrowicz, Howard Hodgkin, Lucinda Childs, John

Cage, Merce Cunningham, Lincoln Kirstein, Annie Leibovitz, Richard Alliburton. Et, parmi tous les lieux habités, Susan Sontag retient Sarajevo, où elle a fait l'expérience d'une mise en scène de la pièce *En attendant Godot* (Beckett) dans la ville assiégée.

L'art nécessaire

Refusant d'entretenir des rapports anecdotiques avec l'art, Susan Sontag questionne l'œuvre (et non l'artiste) qui est devant elle. Que penser avec elle, et à partir de là? Puisque qu'elle nous manque, Susan Sontag, voici quelques passages à travers lesquels on entend clairement sa voix exprimer une pensée qui ne cherche jamais à dominer le paysage. Commençons avec la littérature, dont elle défend la nécessité absolue: «Certaines personnes ne considèrent la lecture que comme un moyen de s'échapper, de s'échapper du «vrai» monde quotidien, vers un monde imaginaire, le monde des livres. Les livres sont bien plus que cela. Ils sont une façon d'être pleinement humain.»

Ce constat, ici lié à la littérature, traverse *Temps forts*; on y lit comment des œuvres (et non des produits de consommation) agissent sur la vie de qui les accueille: la force de l'art et sa nécessité, pour Susan Sontag, résident dans ce processus de transformation continu, inépuisable. Processus auquel



BERNIE NUNEZ REUTERS

Susan Sontag avait remporté le National Book Award en 2000 pour *In America*.

l'écrivaine se montre particulièrement sensible devant les tableaux du peintre Howard Hodgkin, à partir desquels elle pense: «Ce qui vaut le coup d'être peint est ce qui reste dans, et qui est transformé par, la mémoire. Ce qui survit au test de la réflexion à long terme et à d'innombrables actes de re-vision. Les tableaux résultent de la fusion de nom-

breuses décisions (ou de couches, ou bien de coups de pinceau); certains sont travaillés pendant des années, jusqu'à ce que soit trouvée l'épaisseur exacte d'un sentiment.»

Le confort intellectuel

Pour Susan Sontag, seul l'engagement concret (vivre directement sur le terrain ce que vous dénon-

cez) donne droit de parole à l'intellectuel, parole qu'elle a prise à partir de Sarajevo assiégée, au cœur du génocide. Ceux et celles qui discourent à partir de leur salon n'ont aucune autorité à ses yeux. «C'était trop espérer que de penser que le triomphe du capitalisme de consommation aurait laissé la classe intellectuelle intacte. À l'ère du shopping, ce doit être plus dur pour les intellectuels, qui sont en général tout sauf marginaux ou nécessaires, de s'identifier avec des gens moins fortunés. George Orwell et Simone Weil ne vivaient pas vraiment dans des appartements confortables de la haute bourgeoisie, ni dans des maisons de campagne pour le week-end, lorsqu'ils sont allés d'eux-mêmes en Espagne se battre pour la République, et tous deux ont failli se faire tuer. Peut-être le fossé entre «là-bas» et «ici» est-il aujourd'hui trop large pour les intellectuels.»

Se déplacer, déjouer et dénoncer le pouvoir de politiciens cyniques qui tentent de nous confiner par tous les moyens à l'impuissance. «C'est la couverture continue de la guerre en l'absence de toute action entreprise pour l'arrêter qui fait de nous de simples spectateurs.» Refuser d'être absent aux réalités du monde en se divertissant, nouveau mot d'ordre de nos sociétés. Car, constate Sontag (et nous avec elle), «Il n'est pas vrai que ce que tout le monde veut, c'est du divertissement qui permette de s'échapper de la réa-

lité. À Sarajevo, comme partout ailleurs, il y a bien des gens qui se sentent reconfortés et consolés en voyant leur sens de la réalité affirmé et transfiguré par l'art.»

Et, enfin, ce regard si juste qu'elle pose sur nous vivant ensemble ici: «Nous nous rencontrons. Ce pourrait être un dîner (fourchettes, couteaux, cuillers, et cetera). Nous disons des choses telles que: Comme c'est bon de vous voir! J'ai été très occupé. Je pense que oui. Je ne sais pas. Cela a dû être très intéressant. (Tout est intéressant. Mais certaines choses sont plus intéressantes que d'autres.) Probablement pas. J'ai entendu. À Francfort, dans l'Illinois, à Londres. L'année prochaine. Quel dommage! Il est parti. Il revient bientôt. Ils organisent quelque chose. Vous aurez une invitation. Nous sourions. Nous hochons la tête. Nous sommes infatigables. Je crois que je suis libre la semaine prochaine. Nous disons que nous aimerions nous voir plus souvent. Nous mangeons, nous dégustons. Pendant ce temps, chacun abrite une idée secrète d'ascension, de descente. Nous continuons. Le coin de la surface plane fait signe.» Oui, cela fait signe au loin. Merci, Susan Sontag.

TEMPS FORTS

Susan Sontag
Traduit de l'anglais
par Anne Wicke
Christian Bourgois Éditeur
Paris, 2005, 450 pages

L'HEXAGONE

www.edhexagone.com

Librairie Gallimard

MICHEL VAN SCHENDEL

Mille pas dans le jardin
font aussi le tour du monde

L'HEXAGONE

216 p. • 22,95 \$

«Le rire et le jeu, le grave et l'aterrant» s'accordent à merveille dans ce nouveau recueil qui révèle, une fois de plus, la profondeur d'une expérience poétique hors du commun.

Michel van Schendel

Le lancement aura lieu le jeudi 15 septembre à 17 h,
à la Librairie Gallimard,
située au 3700, boul. Saint-Laurent, à Montréal.
Tél.: (514) 499-2012.

Les Éditions du Noroît

Nouveautés de l'automne 2005



www.lenoroit.com

Élise Turcotte

piano mélancolique



Joël Pourbaix

Les morts de l'infini



À paraître

septembre - octobre 2005

Vivre ainsi

Paul Chanel Malenfant

Origine des méridiens

Paul Bélanger

Une phrase lente de violoncelle

Anthony Phelps

Un homme de trop

Antonio D'Alfonso

l'Inconvénient no 22

Les inconvénients
de la vie moderne

Disponible en kiosque et en librairie

www.inconvénient.ca

BLOC-NOTES

Le pouvoir de l'image

On vit bombardés par des images de cachemars. Tant mieux! Dans nos rêves flottent encore des cadavres gonflés par les eaux de Katrina en une Nouvelle-Orléans où les rues ressemblent à des bayous en *overdose*. Des gens armés aussi, des Noirs et des vieux entassés, des squatteurs évacués par des soldats en armes hantent les visions de la nuit. L'apocalypse se joue en boucle à pleins songes. La tête de Céline crie et celle du maire pleure sans fin. Un dragon, quelque Godzilla sans doute, surgit de toute cette flote putride avant de replonger dans un gros «plouf!».

On ne fait pas ce qu'on veut avec les rêves. Des suppléments oniriques venus du cinéma ou des vieux contes s'ajoutent aux miroirs du réel. À l'état de veille, on demeure *scotchés* devant la télé. On se noie d'images. D'autres se noient pour vrai.

Aux États-Unis, où l'art de blanchir les drames pour les rendre présentables est devenu une science, les digues de la représentation ont sauté. Après la destruction des tours du World Trade Center, les cadavres avaient été cachés sous des draps blancs, les bras et les jambes interdits de photos officielles parmi les gravats fumants. Les morts de l'Irak ne sont guère exhibés au grand jour. Cette fois, pas de quartier. La vision panoramique complète.

L'entreprise nationale de désinformation a rencontré son Waterloo dans ces eaux contaminées. Notre voisin du sud ne pouvait plus maquiller ses agonies. Roulant des mécaniques devant la galerie, il avait trop refoulé ses misères en des recors inaccessibles. On en oubliait l'existence de sa propre pauvreté.



Odile Tremblay

Le contrôle du *kodak* lui a échappé. Les pauvres ne sont plus seulement haïtiens ou nigériens. Ils sont américains aussi. Oui, on les a vus à la télé. On les a regardés dans le blanc des yeux sur les unes des journaux. On connaît leurs visages qui crient, et leurs corps pleins d'eau privés de hurlements. On en a vu attendre et supplier en vain. On observe les militaires qui arrachent les squatteurs de leurs tanières. On a senti les petits globes oculaires de Bush chercher un refuge devant ces images-là, après les retards des secours, les incuries, les négligences criminelles de son gouvernement.

Trop voir trouble les songes. Même ceux d'un président. On lui souhaite de mal dormir. Malheur à lui! L'image est sortie de ses digues, comme la mer sous l'ouragan.

Peut-être la fière Amérique périra-t-elle sous ce trop-plein d'images, dont les plus dramatiques furent interceptées avant l'arrivée des secours. Les télévisions, les appareils photo avaient capté les misères de la Louisiane sur des radeaux de fortune ou sur les toits, ramant, escaladant pour leur vie dans cette chronique d'une tragédie annoncée et honteuse. Sauve

qui peut, l'Amérique! On a vu son impuissance, son incompétence. Pas de voiles sur un tel chaos.

En regardant ce désastre patauger dans les eaux de la Louisiane, le pouvoir absolu de l'image nous a sauté une nouvelle fois aux yeux. Tant mieux si le pouvoir américain n'a pas eu le temps ni la capacité de camoufler l'immontable en se réveillant à la 25^e heure. On a droit à la vérité.

C'est avec ce terrible poids d'images en tête que j'ai visionné le documentaire de Gilbert Duclos, *La Rue zone interdite*, présenté à Ex-Centris jusqu'au 15 septembre. Le photographe montréalais y interroge le droit à l'image dans un Occident où le réel se camoufle de plus en plus.

La photo qui devait changer le cours de sa carrière n'a pourtant rien à voir avec les agonies en direct de La Nouvelle-Orléans.

En 1998, Duclos avait croqué de sa caméra une jeune femme assise au bord d'un trottoir, puis publié sa photo dans le magazine *Vice-Versa*. On connaît la suite: poursuite judiciaire par le modèle pour atteinte à la vie privée, saga juridique traînant la photographie jusqu'en Cour suprême. Devait suivre «l'arrêt Duclos», décrétant qu'au Québec une permission du modèle devenait nécessaire pour capter son reflet. La France nous a précédés dans cette voie trouble où le modèle peut poursuivre le porteur de caméra et gagner contre lui, pour une photo volée à la rue.

Duclos arpente Paris et New York dans son documentaire, recueillant les avis des photographes et des juristes, faisant lui-même le plaidoyer de la liberté d'image. Il y a bien sûr de vrais cas de préjudices, des couples illégitimes furieux de voir leurs baisers sur la couverture des magazines, des gens qui

n'avaient pas d'affaire à être là où l'objectif les a interceptés. Rien n'est blanc ou noir.

Mais devant les images en folie d'une Louisiane noyée, on songe que seules les sociétés en paix peuvent s'offrir le luxe de réclamer la possession de leur reflet. Un luxe que Katrina a balayé de son souffle.

Le documentaire rappelle qu'aux États-Unis la liberté de presse et de représentation se voit inscrite dans la Constitution. Mais les contradictions s'en mêlent. De fait, l'Amérique demeure sans doute le pays qui censure le plus d'images ou invite à l'autocensure. Depuis le 11 septembre, la presse américaine s'est fourvoyée longtemps dans un effort de guerre, oubliant de s'atteler à dire et à montrer, taisant des mots, occultant des photos.

Celles de la Louisiane sont si terribles, si accablantes, et reflètent un drame d'une telle ampleur que l'État et ses sbires, pris en flagrant délit de responsabilité criminelle, ne peuvent qu'affronter les reproches des visages et des corps en décomposition.

L'agence fédérale des situations d'urgence (FEMA) vient de se réveiller pour tenter de couvrir les visages de l'horreur. Hier, elle demandait aux reporters de ne plus montrer les corps flottants et les morts. Histoire de gérer sa proche image amochée dans cette crise, sans doute. Trop tard pour la censure. On les a vus.

Oui, le pouvoir des images en liberté est énorme. Sans elles, l'horreur n'atteint pas l'émotion. Puisse cette émotion et cette rage convaincre les Américains d'évacuer l'eau pourrie, pleine de morts et de microbes, certes, mais aussi de vidanger les «morons» qui les gouvernent.

otremblay@ledevoir.com

VITRINE DU DISQUE

Au cœur de Notre-Dame-de-Paris

FRANCK

«In Spiritum». Œuvres célèbres pour orgue: *Pièce héroïque, Prélude, Fugue et Variation, Trois chorals*. Olivier Latry (orgue). DG 477 5418

On attendait ce SACD multicanal consacré à César Franck et enregistré à Notre-Dame de Paris comme une expérience musicale et sonore particulière. Il tient ses promesses, tant les mélomanes adéquatement équipés auront l'impression d'être au cœur même de la cathédrale parisienne. Mais même ceux qui écouteront le disque en CD stéréo vivront une expérience particulière.

Olivier Latry, qui fut l'une des têtes d'affiche de l'été musical montréalais, use de toutes les fonctionnalités de cet instrument de haute technologie, aujourd'hui piloté par ordinateur. Les registrations nimbent souvent la musique d'un mystère. Les sons semblent flotter, comme irréels. Écoutez la section centrale du célèbre *3^e Choral*: la musique semble s'y dématérialiser. Si une chose est évidente à l'écoute de ce disque, c'est le plaisir pris par Olivier Latry de se transformer en alchimiste de ses sons, prenant ainsi le contre-pied de la classique version, beaucoup plus immédiate, de Michel Chapuis.

Si vous n'êtes pas un adepte de la technologie multicanal, l'autre achat prioritaire à considérer est celui de l'intégrale du demiurge fou, Jean Guillou, rééditée à bas prix par Brilliant Classics. Ces approches surpassent l'intégrale sérieuse, plus carrée et moins enlevée, de Susan Landale que Callipo vient de rééditer dans un album économique (CAL 3941.2) distribué au Canada par SRI.

Christophe Huss



MUSICA FICTA

Morales: *Requiem. Lamentabatur Jacob, Inclina Domine aurem tuam, Miserere nostri Deus*. Victoria: *Missa Gaudeamus. Regina coeli, Cum beatus Ignatius, Salve Regina* a 6. Musica Ficta, dir. Raúl Mallavibarrena. Enchiriadis EN 2002 et 2003 (distr. Gillmore).

Le distributeur Gillmore Music vient de mettre la main sur des perles rares qui ne doivent absolument pas passer inaperçues: les enregistrements de Raúl Mallavibarrena et son ensemble Musica Ficta (cinq ou six voix plus un organiste) de quelques chefs-d'œuvre de la musique espagnole du XVI^e siècle. Si vous avez assisté aux concerts de l'Ensemble Huelgas ou apprécié les disques d'ensembles vocaux tels que La Venexiana, vous allez rendre les armes devant le travail en apesanteur de Musica Ficta, miracle d'équilibre vocal sur fond d'orgue idéalement dosé. La sobriété jamais austère, la fluidité totale de la conduite musicale, la pureté miraculeuse de ce chant rendent justice à cet âge d'or musical d'une manière unique, malgré les indé-

niables réussites de Savall et McCreesh dans Morales. Des deux disques, celui consacré à Cristóbal de Morales (1500-1555) est prioritaire. Mais nul doute que, quand vous l'aurez acquis et écouté, vous ajouterez la Victoria à votre collection.

C.H.

ROCK

LES DALES HAWERCHUK

Les Dales Hawerchuk C4/Dep

Les Dales Hawerchuk... Juste pour le nom, on dit bravo. Ajoutons quelques applaudissements pour la pochette, montrant l'ancien joueur de hockey, avec pas de casque et des gants qui montent jusqu'aux coudes, dans son uniforme des feus Jets de Winnipeg... Le quatuor a pondu l'an dernier un démo qui a connu sa part de succès sur les ondes des radios communautaires et étudiantes. Les Dales offrent maintenant à son public un premier album complet sous étiquette C4, qui accueille entre autres Fred Fortin et Karkwa. Leur plan de match? Du rock qui travaille fort dans les coins, à savoir de ligue de garage, mais avec un son de pro. Les morceaux s'alignent à un rythme d'enfer (13 morceaux en 32 minutes!), souvent sans même une pause entre eux. Pas le temps de prendre son souffle, pas même le temps de rentrer au banc.

Pour la réalisation de l'album, Les Dales se sont associés à Olivier Langevin et Pierre Girard, tout deux de Galaxie 500, dont on retrouve ici le son et l'énergie. Langevin offre même quelques lignes de guitare sur trois pièces (*Crocodile, J'Monte au Lac, Le King du triple swing*). Au niveau des textes, bah, on parle de cul, de bière, de table, de *party*, des *chums*, mais on se permet tout de même quelques pointes contre le *show-business* dans *Star Académie* (*Ah ce que je voudrais être la Star Académie/ Des caméras murs à murs vont me regarder/ Chanter des tonnes de matante/ Tout le monde veut m'aimer*). Un album qui va nous faire drôlement du bien quand la nouvelle cuvée va débarquer...

Philippe Papineau

CHANSON

TÔT OU TARD L'ALBUM DE DUOS

Artistes divers Tôt ou tard (Warner)

L'objet étant disponible en France depuis la fin du printemps, c'est plus tard que tôt que nous arrive ce splendide cadeau d'anniversaire composé d'une vingtaine de duos où s'entremêlent, s'entrecroisent, se pollinisent et se font risette les artistes de la belle famille de l'étiquette Tôt ou tard. Étiquette de qualité fondée il y a dix ans, donc, dans un petit coin des bureaux de la succursale France de la multinationale Warner, chouette petite équipe d'amoureux de la chanson française pas ordinaire, dont le dévouement pour les relatifs inconnus qu'étaient alors Thomas Fersen puis les Têtes Raïdes a littéralement servi de moteur à ce mouvement qu'on a fini par appeler «la nouvelle chanson française». Aujourd'hui, les Vincent Delerm, Jeanne Cheral, l'ancien chanteur des Innocents J. P. Nataf, François Breut et autres Faulous Trobadors enregistrent tous à cette enseigne en forme de quart de lune.

Nous fûmes, nous Québécois, parmi les premiers à encourager les efforts de Vincent Frèrebeau, avant même qu'il ne fonde Tôt ou tard, du temps où il était simple manager/réalisateur de Thomas Fersen. Je me souviens d'une visite chez Warner France quelque part en 1994: Frèrebeau y aménageait son petit bureau de rien du tout. Aujourd'hui, il est le président des Victoires de la musique et son étiquette est le phare brillant d'une chanson française en pleine effervescence. On applaudit, surtout parce que rien de l'esprit libre et fou des débuts n'a été trahi en cours de route. D'où cet album de famille. Duos, trios, rien de plus naturel pour la bande à Tôt ou tard: ces gens-là se connaissent, se visitent d'album en album, la boîte n'étant jamais devenue trop grosse pour qu'on s'y perde de vue.

Pour la plupart, ces duos ont été créés à partir de nouvelles chansons, et les quelques reprises sont des trouvailles. Plus fort que du roquefort, ce sont les artistes eux-mêmes qui jouent tout. C'est fait complètement à l'interne. Mieux encore, on a eu le bon réflexe de ne pas limiter les participations et, au contraire, d'encourager les permutations: un Thomas Fersen, par

exemple, se retrouve en compagnie de J.P. Nataf le temps d'un Escobar glorieusement pop, mais aussi avec les gars de Bumcello et puis avec la très chère Jeanne Cheral. C'est ce dernier couplage que je préfère, pour tout le juteux et savoureux de ce dialogue parlé-chanté entre une serveuse et son client de bistro. La même Cheral s'adapte à trois avec Nataf et Bastien Lallemand et devient La Rousse au chocolat pour Jacques Higelin. On peut jouer à ce chouette jeu de la chaise musicale longtemps et jouissivement, tellement tout le monde est à la hauteur du pari.

Notez qu'il y a aussi notre Lhasa de Sela, remarquée par Frèrebeau au milieu des années 90, Lhasa qui marie son timbre chaud à celui de Monnet dans la bien-nommée *Fiancés* et qui tourne autour de Vincent Delerm dans une chanson délicieuse intitulée *L'Échelle de Richter*. Vraiment chouette, tout ça. Fêtez-le, cet anniversaire: c'est aussi un peu le nôtre.

Sylvain Cormier

CARAVANE

Raphael Capitol (EMI)

Il était plus que temps que ce troisième album du dénommé Raphael, paru en France en mars dernier et vendu depuis à plus de 300 000 exemplaires, nous parvienne et nous fournisse l'occasion de vous faire l'article à propos de ce gars franchement épatant. Raphael, qui s'appelle véritablement Raphael Haroche et qui est né en banlieue parisienne d'un père d'origine russe et d'une mère d'origine argentine, est un type tout menu avec une petite gueule d'ange et une splendide voix haut perchée qui rappelle autant Stephan Eicher que Jean-Louis Aubert. Il a à la fois tout de l'idole et de l'auteur-compositeur crédible: ses mélodies sont incroyablement accrocheuses, ses musiques pop ont un fond d'authenticité qui lui vient de son bagage folk et gitan, et pas mal de ses textes ont le compas de la sensibilité sociale juste à la bonne place.

On n'est pas dans le succès de palmarès à tout prix, ni dans la chanson rive gauche irréductible. C'est de la chanson pop grand public de qualité supérieure, à mon sens bien supérieure à ce que proposent dans le même registre un Calogero ou un De Palmas. Ce n'est pas non plus du numéro d'acteur à la Bruel. On le sent jusqu'aux tripes dans tout ce qu'il chante, ce Raphael, même quand il chante du Gérard Manset (*Peut-être a-t-il rêvé?*). Et ce n'est pas pour rien qu'il y a autour de lui, sur cet album, des gens comme Albin de la Simone et Jean-Louis Aubert (tiens!), et ce n'est pas par hasard qu'il y a Dominique Blanc-Francard à la réalisation avec Jean Lamoot, qui a travaillé avec Bushung: ils le sentent bien, eux aussi, que ce n'est pas de la fabrication. Raphael a peut-être un faciès de minet, mais si sa *Caravane* rallie tout le monde et que le jeune homme est devenu superstar en France, c'est absolument mérité.

S. C.

CAFÉ RENDEZ-VOUS

Artistes divers Disques Experience (DEP)

Caféinomane? Moi pas. Le café me fait monter la pression au plafond, alors jamais une goutte. Au contraire de ma compagne, qui a la tasse de café rattachée au bout du bras comme une excroissance, fautive d'intraveineuse pouvant lui injecter directement le noir liquide. Elle n'est pas la seule: il se boit, paraît-il, quelque 1,5 milliard de tasses de café par jour dans le monde. C'est en tout cas ce qu'on affirme dans le premier des deux textes qui accompagnent la compilation fraîchement moulue de chansons ayant pour sujet le café et qu'intitule *Café Rendez-Vous*: l'autre texte, il faut le précé-

ser, provient d'Oxfam-Québec et nous renseigne sur la situation de la caféiculture dans le monde et les difficultés que l'on rencontre pour rendre cette culture équitable.

On aime bien ces disques basés sur un regroupement thématique, surtout lorsque la thématique est rassembleuse: c'est le cas ici. C'est très ludique, tel un jeu qu'on s'inventerait entre amis. Combien de chansons ayant le mot «café» dans le titre pouvez-vous nommer? Eh ben, les gens des disques Experience ont cherché et ils en ont trouvé plus de 400, qui sont d'ailleurs énumérées dans les dernières pages du livret. Du nombre, ils en ont déchanté de quoi remplir deux pleins disques, c'est-à-dire 44, ou plus exactement 43, le *Tea For Two* final se voulant un clin d'œil aux siroteurs de thé.

L'intérêt réside dans ce choix aussi judicieux que juteux, qui privilégie bien sûr les arômes locaux — l'incontournable *Café Rimbaud*, en deux moutures, mais aussi la *Chanson pour un café* de Gilles Valiquette et le *Chantilly café* d'Estelle Esse —, tout en faisant une sorte de tour du monde et des genres musicaux. On chante et joue à la gloire du café en diverses langues et divers idiomes, en jazz, en blues, en *lounge*, sur des rythmes africains et sud-américains, mais aussi en yéyé (le très sucré *Café, vanille ou chocolat* de Carole Ménard), en chanson réaliste (le *Café-chantant* de Damia) et en chanson fantaisiste (Bourvil et Annie Cordy débattant les mérites du café et du tabac dans *Café! Tabac!*). On ne passe évidemment pas à côté du *Couleur café* de Gainsbourg, pas plus que du célèbre *You're The Cream In My Coffee*, double ration, par Marlene Dietrich puis Nat King Cole. Un p'tit bien tassé?

S. C.

entre les lignes

Le magazine sur le plateau de lire



Un an déjà!

Abonnez-vous dès maintenant et ne manquez rien de la **RENTÉE LITTÉRAIRE 2005** (PARUTION LE 23 SEPTEMBRE 2005)

Abonnement en ligne: www.entreleslignes.ca

Bulletin d'abonnement

Remplir et retourner à: Les Éditions Entre les lignes Téléphone: 514.526.2620
2177, rue Masson, bureau 411, Montréal (Québec) H2H 1B1 Télécopieur: 514.526.4111

Oui, je m'abonne au magazine *entre les lignes*.

Oui, j'abonne un(e) de mes ami(e)s au magazine *entre les lignes*.

Cadeau de: _____ Tél: _____

4 numéros / 1 an: 20,00 \$ + tx = 23,00 \$ (institutions: 22,00 \$ + tx = 25,30 \$)

8 numéros / 2 ans: 35,00 \$ + tx = 40,25 \$ (institutions: 40,00 \$ + tx = 46,00 \$)

Nom: _____ Prénom: _____

Adresse: _____

Ville: _____ Province: _____ Code postal: _____

Tél. rés: _____ Tél. bur: _____

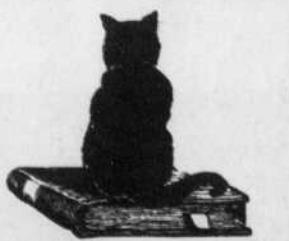
Courriel: _____

Mode de paiement: Chèque ou mandat à l'ordre de: Les Éditions Entre les lignes Visa MasterCard

N° carte de crédit: _____

Date d'expiration: _____ Date: _____

Signature: _____



La BOUQUINERIE

vous offre les plus beaux livres et disques compacts d'occasion à une fraction du prix du neuf. Arts, philosophie, littérature, histoire; musique francophone, classique, jazz et d'avant-garde.

Achat à domicile

4075, rue Saint-Denis, Angle Duluth 288-5567

799, Mont-Royal Est Angle St-Hubert • Métro Mont-Royal 523-5628

Librairie Marché du livre à deux pas de la Grande Bibliothèque Angle de Maisonneuve et St-Hubert 288-4350

NOUVEAUTÉ VARIA

L'Économique de la santé et l'État providence

GÉRARD BÉLANGER

Le secteur de la santé est, pour ainsi dire, en situation permanente de crise. Pourtant, d'énormes ressources y sont consacrées. Ce livre — qui n'exige aucune connaissance spécialisée — se concentre sur les problèmes du secteur de la santé, qui font quotidiennement la manchette. Il les situe dans leur contexte et en permet une compréhension d'autant plus éclairée qu'il étoffe le sens critique.

ISBN 2-8966-021-9 • 282 PAGES • 24,95 \$

LES ÉDITIONS VARIA



LIRE, PENSER, AGIR, RÊVER
WWW.VARIA.COM